

Monsieur le Maire, Mesdames et Messieurs, les représentants de la municipalité, cher Président, chers amis membres de l'Académie, Mesdames, et Messieurs, Madame et Monsieur Zheng (petits-neveux de madame Wang), cher Alain.

Succéder à Thérèse Wang est un redoutable honneur dont je me sens bien indigne. Il est des admissions qui sont une reconnaissance pour des talents manifestes. Il en fut ainsi pour Thérèse Wang que je vais évoquer dans quelques instants. Il est des admissions qui n'ont pour seule raison que l'espoir de voir le récipiendaire acquérir la sagesse et le savoir qui le rendront digne de l'honneur qui lui est fait. Je me place dans cette deuxième catégorie. Je vous remercie, chers académiciens, de m'avoir accordé cette confiance

Quand il a fallu choisir le fauteuil, mon choix s'est porté tout naturellement sur le 6^e puisque j'avais eu l'occasion de rencontrer les trois derniers occupants : Léonce Petitot, Rose-Marie Millot et Thérèse Wang ; de plus les deux dernières occupantes étaient des femmes, enseignantes, toutes deux avides de découverte et aimant les faire partager, toutes deux désireuses de participer à la mise en valeur du patrimoine arrageois. Toutes deux sont pour moi un modèle. Ce souci d'apporter aux élèves le goût de la culture incita très tôt, Mme Millot, bien avant que ce fût devenu chose courante, à organiser des voyages à Paris pour découvrir sites, musées, expositions, espérant faire naître la curiosité. Devenue guide-conférencière des Monuments Historiques, Marie-Rose Millot approfondissait sans cesse son savoir, imaginant de nouveaux thèmes pour renouveler l'intérêt du public, aidant une nouvelle génération de guides en leur fournissant de la documentation, rédigeant pour l'Office de Tourisme une brochure de présentation. Parallèlement à ces activités, elle entreprit un énorme travail qui l'occupa de longues années, en rédigeant l'inventaire des Archives du Cardinal de La Tour d'Auvergne ».

Je me tourne maintenant vers celle qui m'a précédée sur ce fauteuil : Thérèse Marie Louise WANG-VINANT est née à Dijon (Côte-d'Or) le 31 août.1922. Son grand-père maternel, Jean-François SIMON, dit Simon-Ainé avait fondé à Châlons-sur-Saône, une distillerie et lui avait assuré une grande notoriété. Une de ses nombreuses filles (il eut en effet 12 enfants de deux mariages), Gabrielle Gaby Simon (1898-1981) épouse le 2 février 1920, Charles Vinant (28.07.1893- 25.06.1982). Le couple a une fille, Thérèse. Elle passe son baccalauréat à Arras en 1939 et commence ses études supérieures à Lille puisque son père a été nommé chef de la comptabilité à la Banque de France d'Arras en mai 1940. On sait peu de choses sur sa jeunesse. Thérèse. Wang raconte simplement une étonnante

odyssée qu'elle a présentée dans un article publié par le journal *Le Monde*, le 28 août 2010 : Thérèse, avec sa mère, doit quitter précipitamment Arras pour Quimper dans la 202 Peugeot familiale alors qu'elle vient juste de passer le permis de conduire dont l'âge a été abaissé exceptionnellement à 16 ans. Pendant ce temps, son père doit organiser la mise à l'abri d'un gros transfert de fonds appartenant au Quartier général britannique, afin d'éviter que ce trésor ne tombe aux mains des Allemands. Thérèse peut regagner Arras en octobre 40. Elle apprendra finalement, après la guerre, que les Allemands avaient découvert le trésor et l'avaient confisqué !

En 1943, dans des conditions difficiles, elle obtient sa licence d'allemand ; elle commence à enseigner au cours privé Montalembert à Bully-Grenay d'octobre 1942 jusqu'au printemps 1944, puis à la rentrée 1944, au collège de jeunes filles d'Arras. Après la guerre elle s'engage comme interprète traductrice auprès du Gouvernement militaire de la Zone française d'Occupation. Elle passe deux ans à Baden-Baden, dans un pays vaincu et ruiné et en même temps elle bénéficie des manifestations culturelles de haut niveau (théâtre, concert, exposition...) organisées par les autorités françaises ; elle visite le pays, souvent en auto-stop, et multiplie les contacts avec la population. Reçue au CAPES d'allemand en 1947, puis à l'agrégation en 1956, elle fait toute sa carrière d'enseignante au Lycée de Jeunes-Filles d'Arras où elle lance les échanges scolaires franco-allemands et se bat pour ouvrir les établissements scolaires à la culture et au patrimoine. Conseillère pédagogique pendant plusieurs années, elle est sollicitée pour accéder au poste d'IPR (inspecteur pédagogique régional), ce qu'elle refuse.

À Arras, elle fait partie du cercle d'intellectuels qui, autour du couple Léonce et Marie-Paule Petitot, s'ouvre à la musique contemporaine, au cinéma d'art et d'essai, aux grands problèmes des années 1970-80. Grande voyageuse, elle fait un périple qui la mène aux Etats-Unis, au Mexique et un peu plus tard au Guatemala puis en Inde. Outre sa passion pour la civilisation aztèque, elle s'initie à la langue chinoise avec Lian Tseng Wang (Pékin, 18.02.1909-Arras 20.04.1987), alors étudiant chinois à l'école des Hautes Etudes internationales avant de devenir linguiste. Elle l'épousera le 3 septembre 1979 à Arras. Elle multiplie les voyages avec Monsieur Wang, jusqu'au décès de celui-ci en 1987, puis seule ou avec des groupes d'Arrageois. Elle consigne la chronique de ses voyages de découverte ou de retrouvailles familiales en des carnets d'une grande tenue dont deux, magnifiquement illustrés, font, en 2005 et 2007, l'objet d'une publication par l'Université pour Tous de l'Artois.

Elle contribuera aussi à la création de l'institut Confucius le 23 octobre 2008, fruit du partenariat établi de longue date entre l'université d'Artois et l'université de Nankin.

Sa vie durant, elle a consacré toute son énergie à encourager les échanges culturels entre nations : avec l'Allemagne tout d'abord, avec la Russie, puis la Chine. Les voyages auront été après l'enseignement, l'élixir de jeunesse qui faisait d'elle l'une de ces personnes que l'on n'imagine pas voir un jour vieillir. Elle aimait écrire cette phrase dont on pourrait faire la devise de l'Académie : « *Communiquer avec d'autres, n'est-ce pas l'essentiel ?* ».

D'une grande générosité, elle décelait le bon fonds dans chaque personne qu'elle côtoyait. Elle avait une grande ouverture d'esprit et n'arrêtait jamais d'apprendre. À l'âge de la retraite, après avoir obtenu un diplôme d'histoire de l'art et avoir suivi la formation donnée par l'Assemca, passionnée des monuments historiques, elle s'engage comme guide conférencière d'Arras, occasion pour elle de communiquer ses vastes connaissances. Même au-delà de ses 90 ans, elle prenait encore des cours d'informatique !

Admise à l'académie d'Arras en 2007 au 6^e fauteuil où elle succède à Marie-Rose Millot-Rollin, elle est reçue le 15 juin 2008. Elle fait une communication à l'académie d'Arras en 2008 sur l'armée enterrée en terre cuite de Xian (*Qin Shi Huang Di, premier empereur de Chine, la sépulture*) et, une autre, en 2009 : *De l'empire du milieu que représente la province de Sichuan ?*

Elle passe ses six dernières années dans la maison de retraite Simone Weil à Maisons-Alfort pour se rapprocher de ses dévoués petits-neveux d'origine chinoise. Elle avait accueilli, peu de temps après son mariage, l'un d'entre eux Baichuan qui fera toute sa scolarité à Arras et poursuivra ses études à l'EDHEC. Resté en France et marié à une chinoise, il s'occupera de sa grand' tante jusqu'à son décès à l'âge de 97ans le 19 novembre 2019 ; elle est inhumée le 4 décembre 2019 à Arras, où une rue porte désormais son nom (un peu plus loin que les carrières Wellington).

Modestement je me suis mise dans les pas de Thérèse Wang en me penchant, à la demande d'Arras Compostelle-Francigena, sur un aspect mal connu de notre cité ; le passé jacquaire d'Arras

Si une grande partie d'entre nous connaît le reliquaire à la cathédrale et l'histoire des tribulations de la relique, on sait moins qu'il existait dès le XIII^e siècle, deux établissements

hospitaliers, à hauteur des actuelles rues des Agaches et général Barbot. Ces établissements fonctionnaient grâce à des dons et au dévouement de laïcs. D'autre part, il existait aussi une confrérie, dont les origines sont mal connues mais qui s'installe au XV^e siècle, derrière l'église Sainte-Croix (actuel centre administratif, d'où l'appellation de rue St Jacques). Elle fonctionnait avec à sa tête un mayeur et quatre échevins.

La confrérie est une association pieuse et charitable. On retrouve sur le plan des locaux, la chapelle et l'hôpital qui accueille malades et pèlerins de passage. Mais c'est aussi une joyeuse compagnie, qui participe, avec sa troupe de théâtre aux fêtes religieuses, aux fêtes populaires et officielles comme les joyeuses entrées de princes à Arras ou dans les villes de la région.

Elle décide au début du XVII^e siècle, pour décorer les murs de la grande salle de réception, de faire peindre sur des panneaux de bois les portraits de tous les mayeurs. Ils sont représentés avec leur bâton de parade, leur plaque pectorale à l'effigie de Saint Jacques, suspendue au cou par une chaîne de coquilles d'argent.

Malheureusement les pèlerinages sont en perte de vitesse au XVIII^e et l'évêque, contre l'avis du mayeur décide de dissoudre la confrérie, d'utiliser les locaux pour y loger un établissement scolaire, vite exproprié avec la Révolution.

Mais que sont devenus les panneaux des mayeurs ? Enlevés sans grand soin au moment de la dissolution, ils sont remisés en partie à l'hôtel de ville. On les y retrouvera au début des années 1860, lorsqu'au cours de travaux, on enlève de la grande salle de l'actuelle salle des fêtes, alors divisée en deux parties, les carrelages qui reposaient sur des planches. Sur celles-ci, à l'étonnement général, apparaissent alors les portraits des mayeurs. Les débris sont transportés au musée. L'historien Le Gentil signale leur intérêt et demande au conseil municipal, la restauration, ce qui est voté... 25 ans plus tard, rien n'a été fait. Un autre historien Adolphe Guesnon essaie, en s'appuyant sur une liste aux archives communales, de reconstituer le panneau principal avec les 117 mayeurs. Certaines parties avaient été achetées par les héritiers ou vendues par des brocanteurs peu scrupuleux, d'autres étaient au musée, où ils disparurent en grande partie au cours de l'incendie provoqué par les bombardements de 1915. Mais quelques-uns ont pu être sauvés grâce à l'intervention de Victor Leroy, un des rares Arrageois à être resté dans la ville durant toute la guerre. Autre circonstance étonnante, il y a deux ans, Pierre Ducrocq ancien président des Amis du musée confie à l'Assemca une correspondance manuscrite. Lorsque les membres de l'Assemca la

dépouillent, ils découvrent un passage dans lequel Victor Leroy fait une claire allusion au sauvetage de quelques-uns de ces panneaux. Une fois de plus, on les perd de vue jusqu'à ce que le musée alerté par nos soins, les redécouvre une nouvelle fois ! Quel feuilleton !

M'étant mise dans les pas de Thérèse Wang, je n'imaginai pas alors me retrouver sur les pas de Saint Jacques de Compostelle et de pouvoir contribuer, pour une petite part, à une meilleure connaissance du passé jacquaire d'Arras.

Pour conclure avant que la fatigue de ces allers et retours historiques et géographiques ne vous épuise, je veux dire toute ma reconnaissance à Charles Giry-Deloison qui m'a fait l'honneur de me proposer pour entrer dans cette institution et merci aussi à vous chers amis académiciens.

Merci à vous, Baichuan Zheng, son petit-neveu, qui avez permis une découverte plus personnelle de T. Wang ; merci à vous, Odile Parsis-Barubé, Votre discours de réception a été d'une grande utilité pour ma connaissance de T. Wang et la rédaction de ce texte.

Merci à toi Alain d'avoir accepté de m'accueillir. Tu as fait souffrir ma modestie (tu sais que je n'aime pas me mettre en avant) mais j'ai accepté ce « doux martyre » pour te permettre de devenir un recordman des discours de réception. Je suis, je pense la huitième à bénéficier de ton bienveillant parrainage.